

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Jean-Luc PIEL-DESRUISSEAUX : Outils préhistoriques, forme, fabrication, utilisation, Masson, Paris, 1986, 279 p., biblio., index, ill.

par Claude Chapdelaine

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 13, n° 2, 1989, p. 179-180.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015086ar>

DOI: 10.7202/015086ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

**Jean-Luc PIEL-DESRUISSEAU : *Outils préhistoriques, forme, fabrication, utilisation*. Masson, Paris, 1986, 279 p., biblio., index, ill.**

L'archéologie est aujourd'hui une discipline qui attire régulièrement l'attention du grand public. Elle permet aux populations de prendre conscience de leur passé, et les vestiges archéologiques sont devenus une partie importante du patrimoine national. Dans notre monde axé désormais sur les communications et sur la consommation, l'archéologie ne fait pas exception et plus de gens sont prêts à consommer du passé. Ce contexte n'est pas nouveau mais il semble mieux articulé par les éditeurs. Une réalité se dégage, il y a maintenant beaucoup de livres traitant de l'archéologie sur les rayons des librairies. La productivité des archéologues et les besoins grandissants du grand public favorisent la publication des documents. Le livre de Piel-Desruisseau s'inscrit nettement dans cette prolifération des publications sur l'archéologie préhistorique.

Il n'est cependant pas facile de commenter ce livre car, dès la présentation, on nous avertit que celui-ci est destiné au grand public et non aux archéologues ou à ceux qui veulent le devenir. Il faudrait donc nuancer constamment nos propos mais s'il faut tenir compte de la clientèle visée, il faut aussi tenir compte du public qui pourrait s'y intéresser. Or, les livres écrits en français sur l'archéologie ne sont pas très nombreux — le déluge de bouquins dont on faisait mention sont majoritairement publiés en langue anglaise. Dans ce contexte, ce livre mérite notre attention. D'ailleurs, la facture soignée nous apparaît comme un indice de la volonté de l'éditeur de s'attirer les faveurs des mordus de la préhistoire. Dans les quelques lignes qui suivent, nous nous efforcerons de signaler les points forts et les points faibles de cet ouvrage.

Commençons par les points positifs. Le sous-titre du volume en résume assez bien le contenu. Après une brève discussion de la forme des objets retrouvés dans les sites préhistoriques — essentiellement ceux de France —, l'auteur répond à deux questions qui brûlent les lèvres de toute personne qui observe un biface, une pointe ou un grattoir : comment cet outil a-t-il été fabriqué et surtout, comment était-il utilisé ? L'auteur est très éloquent sur ces deux questions et le spécialiste, tout comme le grand public, trouvent leur compte en examinant le nombre imposant de dessins et de photos qui illustrent les différentes hypothèses concernant la technique de fabrication, le mode d'emmanchement et les fonctions présumées de l'objet. L'auteur s'appuie sur les conclusions des archéologues français les plus renommés, et il tient compte aussi des plus récents résultats — 1976-1985 — de la recherche archéologique. Sous ces aspects, le livre est un excellent outil pédagogique, et il reflète probablement l'état des connaissances de la préhistoire française sur les techniques de fabrication et les fonctions des objets.

Les points négatifs sont beaucoup plus nombreux et cette sévérité est liée sans doute à mon statut de préhistorien nord-américain. Disons d'abord que la structure de ce livre n'est pas organisée pour plaire à un grand public. L'auteur amorce immédiatement la description d'une longue liste de catégories rappelant les listes archéologiques qui agrémentaient les publications avant la Deuxième Guerre mondiale. À cet égard, la vulgarisation n'est pas évidente et on a l'impression de lire un mauvais document scientifique. En effet, une des lacunes de cet ouvrage est l'absence d'un cadre spatio-temporel qui permettrait au lecteur de situer les différents outils dans une perspective moins technique et plus culturelle. Ce livre n'est certes pas le reflet des préoccupations majeures des archéologues, qui ne s'intéressent pas uniquement aux formes, aux emmanchements et aux coups de burin. Mentionnons également l'absence de quelques grands types d'outils tels que les pièces esquillées et les limaces ainsi qu'un traitement très inégal des nucléus, des pointes et des

grattoirs. La section sur les objets en pierre polie est faible et celle sur l'os est d'une portée relativement réduite. La section sur l'évolution des techniques est insignifiante, bâclée rapidement, et ne peut être considérée comme une conclusion.

Cette publication est certes attirante par sa facture et ses nombreuses illustrations, mais elle n'est pas très appropriée pour une clientèle nord-américaine. On est loin des intérêts anthropologiques des archéologues de ce côté-ci de l'Atlantique. L'ouvrage est malheureusement trop refermé sur la préhistoire de la France, surtout quand on examine la bibliographie presque exclusivement française. Il ne fait aucun doute que le patrimoine archéologique français est d'une très grande richesse, mais s'y limiter pour expliquer les outils préhistoriques des hominidés nous semble dangereux.

Claude Chapdelaine  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal

---

**Renaat DEVISCH** : *Se recréer femme. Manipulation sémantique d'une situation d'infécondité chez les Yaka du Zaïre*, Collectanea Instituti Anthropos n° 31, Dietrich Reimer Verlag, Berlin, 1984, 198 p., annexes, biblio., index, ill.

Cette étude a pour objet l'examen sémantique des rites *khita* pratiqués par les Yaka du Nord en vue de guérir les troubles de la fécondité féminine (stérilité, absence ou excès du flux menstruel, avortement accidentel, mort d'un ou de plusieurs nouveau-nés ou nourrissons). Les rites *khita* sont pratiqués sous diverses variantes dans une vaste aire géographique comprenant les régions de l'ancien royaume du Koongo et de ses environs, avec une importance variable : tantôt ils se limitent à la fécondité féminine comme chez les Yaka du Nord, tantôt il s'agit de rites dont la portée est tellement globale qu'on peut parler de rites de renouvellement cosmique, comme chez les Suku matrilineaires par exemple.

Chez les Yaka patrilinéaires, même si leur application est restreinte à la fécondité féminine, les rites *khita* s'inscrivent aussi dans une thérapie englobante : c'est en effet dans le milieu de vie quotidien et en plein tissu social qu'on pratique diagnostic et intervention : le contexte clinique est essentiellement un contexte social.

La cure elle-même comporte trois séquences en partie simultanées : dans un délai d'un mois après que l'oracle divinatoire ait établi l'opportunité de l'intervention rituelle, le mari de la patiente et le chef de famille ou de maisonnée rassemblent les objets de valeur qui serviront à payer les services d'un spécialiste rituel et à solliciter l'aide de l'oncle maternel de la femme qui représente l'origine utérine du trouble. Dans une première séquence, tous les individus concernés par la maladie se réunissent à la nuit tombante autour de la patiente, près de la maison du rite érigée à la périphérie de l'espace familial de l'oncle ou, plus rarement, du couple affligé, afin d'intervenir au niveau de la transmission utérine du trouble. La réclusion proprement dite, qui dure moins d'une semaine, constitue la deuxième séquence et correspond à une intervention au niveau génital : en vertu de la valeur signifiante cosmologique et sexuelle propre à la réclusion et à la maison du rite, la patiente est amenée à se procréer elle-même et à s'assimiler au fœtus. La troisième séquence est celle de la sortie : de grand matin, l'initiée, après avoir franchi plusieurs barrières spatiales, est réintroduite dans son espace domestique et familial afin d'y assumer à nouveau son rôle conjugal.